COMPTE-RENDU, critique. MARSEILLE, le 29 nov 2019. LEWIS VERSUS ALICE, d'après Lewis Carroll. Macha Makeïeff.

COMPTE-RENDU, critique. MARSEILLE, le 29 nov 2019. LEWIS VERSUS ALICE, d'après Lewis Carroll. Macha Makeïeff. Le problème avec **Macha Makeïeff**, c'est qu'on vient toujours trop tard d'un article trop vieux tant son spectacle, créé au Festival d'Avignon en 2019 a triomphalement tourné avant d'aborder sur nos rives marseillaises. Le nombre d'articles qui l'ont sacré, à lui consacrés, décourage de voler inutilement encore au secours de sa victoire, si éclatante que, par un esprit un peu iconoclaste, on aurait presque envie de lui voler, sinon dans les plumes, du moins de lui en enlever quelques unes –en avouant la mauvaise foi. Car, ma foi, à part les plumes du flamant rose empaillé et autres volatiles « naturalisés » (est-ce « nature » leur mort ?) qui blessent mon amour pour les vivants, je me suis enfantinement laissé envoûter par la beauté esthétique du spectacle, sinon le trouble éthique du personnage, avec lequel je partage au moins l'amour –très avouable– des enfants, des animaux et de toute vie qu'il convient de protéger de nos forces adultes, en frissonnant d'un respectueux effroi pour ses mathématiques.



Il est certain qu’on garde mal une distance critique avec cette charmante et douce dame si touchante en ses aveux personnels et professionnels d’intime confidence plus que conférence de presse qui éclairent, plus sensiblement qu’intellectuellement, son propos, sa proposition scénique pour un spectacle où, plasticienne, décoratrice, costumière, auteure et metteure en scène, elle est immergée « von Kopf bis Fuss », comme chantait Marlène, de ‘la tête aux pieds’, acceptant même, de son propre aveu, de se laisser submerger dans cet onirique et ironique univers du nonsenseoù le contre/sens serait de lui en imposer un.
C’est, abandonnant toute froideur rationnelle, abdiquant le sens, abandonné aux sons, aux sensations, que je me suis doucement laissé bercer rêveusement par ce spectacle

séduisant. L'enchantement des variantes lumières versicolores de Jean Bellorini, le charme incantatoire de la voix de Rosemary Standley, variant volumes et couleurs, du filet pénétrant de douceur dorée de sa berceuse à la possible clameur lyrique ou rauque rock pop, les sortilèges distillés d'un piano arrangé, volubile et virtuose, l'auréole diffuse ou scintillante des musiques originales de Clément Griffault et Sébastien Trouvé (avec quelques pétales de notes de Lakmé), un décor gothique stylisé, des accessoires délicats, des costumes fantaisie et des masques facétieux, tout un disparate, insolite, hétéroclite, fondu en harmonieux ensemble fascinant, d'une fragile et miraculeuse beauté, impose sans poser ni peser, le surnaturel comme naturel dans ce monde de songe : un mort qui parle à son double vivant, des Alice dédoublées en dehors et au-delà des aquatiques miroirs vagues et vaporeux, troublés de nébuleux reflets et réflexions, un pianiste (Clément Griffault) justement couronné, redoublé, une poupée abandonnée, de chaleureux animaux pelucheux, ours, ou, à l'échelle humaine, lapin aux longues oreilles, chat, faisan, hibou, plus le flamant faisant le pied de grue, l'oiseau aux ailes déployées. Un poétique bric à brac bricolé de bric et de broc : la logique discontinue, cahotique, des rêves contre le chaos uniforme du réel devient l'irréelle réalité de la scène avec ses profondeurs, ses lointains estompés de lumineuse brume dorée ou d'un noir éclatant. Chaque élément, (comme cette fenêtre ou vitrine au loin telle, dans un tableau, une veduta incluse l'ouvrant à l'extérieur, les chandeliers sur la table, le reflet partiel du clavier), chaque détail, personnalisé par sa lumière, sa magie, a une grâce singulière mais tout concourt sans hiatus à la beauté une et plurielle de l'ensemble. C'est d'une élégance retenue :à l'image de cette épure, le kiosque au galbe gothique surmonté d'un attique ou loggia à fenêtre ogivale ourlée d'une ébauche de dentelures trilobées qui sera cadre, style troubadour XIXe, à la photo ancienne du petit garçon, un Charles d'autrefois ou un petit frère perdu, tout est léger, aérien : meubles réduits d'enfant presque pour maison de poupée, lit cage chantourné, meubles de

jardin ou trônes métalliques aux efflorescences lianescentes volubiles Art déjà Nouveau ou Liberty XIXe.
On ne cherchera pas midi à quatorze heures dans l'horloge du lapin pour avouer qu'on aime ces deux symétriques Alice, Lolitas poussées en graine, en socquettes blanches et souliers vernis, gros rubans papillonnant sur les cheveux, craquantes à croquer, espiègles, avec ce qu'il faut d'impertinence et d'innocence pour introduire allusivement du récit dans l'action : « dit Alice ».



L'ailleurs du chant

La féerie des lumières, la musique, la danse et le chant sont les immatériels vecteurs, facteurs, acteurs de la magie du

spectacle. Le chant, c’est l’art le plus primitif et le plus sophistiqué : émise par lui, évadée de lui, la voix chantée n’est plus corps, c’est moi et ce n’est plus moi, et ce mystère fait qu’il préside de tout temps les cérémonies primordiales : le chant est sacral. Un acteur prête son corps à un personnage, mais entonnant, même modestement un air, cette voix venant de lui pour aller ailleurs, au-delà du texte rationnel, ajoute à la sacralité de la célébration théâtrale. Et l’on aime, chez Makeïeff, ces comédiens qui grattant une petite guitare, jouent, dansent et chantent à l’unisson, à l’effusion, une fusion, une heureuse contagion qui déborde le plateau et nous gagne.Avec toute cette complexité en jeu, déplacements, décor, musiques et lumières, cette mise en scène est réglée avec la minutie d’une partition.
Malgré l’agilité très Fantômas de « l’Homme à la cloche », quelque chose semble clocher dans les tranches découpées de La Chasse au Snark, mais il y a un très drôle de cheveu dans la soupe à la grimace du repas et les citations et autres passages en anglais si musical feraient même passer la cuisine anglaise.

Culture

Il y a un bonheur de culture sensuel dans les évanescentes évocations des peintres préraphaélites, dans le dandysme de la mise pittoresque de Lewis, dont l’excentricité est l’inévitable révolte, au moins vestimentaire, contre la morne rigueur étriquée, corsetée, de la redingote victorienne de Charles, le prêcheur anglican. Théâtre dans le théâtre, la scène de Shakespeare entre les deux Henry, le roi et son fils usurpant la couronne le croyant mort, métaphorise l’éternel conflit œdipien entre père et fils, que Charles subit contre son inflexible géniteur. Malgré le surtitre « Charles contre Charles », elle peut paraître comme une pièce rapportée dans

la pièce si cette rivalité, l'impossible passage de relais pacifique du pouvoir, du trône ou de la chaire entre père et fils, évoquée trop allusivement ou rapidement, a échappé au spectateur sollicité sur trop de fronts scéniques dans cette biographie éclatée de Charles Lutwidge Dodgson devenu Lewis Carrol, tel qu'en ce nom l'éternité le change.
Moins biographiquement documentaire sous le déguisement théâtral, le conflit entre soi et soi, le clivage du moi, la double personnalité ou la double et trouble vie de l'écrivain, matérialisé ici par deux comédiens, le fringant et frétillant jeune Lewis face au sénescent et chenu Charles le pied sorti de la tombe, est une trouvaille dramatique qui, tout en condensant en deux personnages la dualité de l'écrivain, pose une universelle interrogation sur le passage du temps, la perte : demeure-t-on ce que l'on fut ? Oui, sans aucun doute si l'enfant vit toujours en nous et il est vrai que l'art, sans infantilisme, est une enfance, plus que perdue et retrouvée avec le temps, une enfance continuée. Et c'est bien ce que ne cesse de répéter Macha Makeïeff en nous invitant à visiter en douceur « le bazar douloureux de l'enfance ». **[1]**
Alice interroge Lewis, la créature son créateur, mais ce spectacle, à tant de niveaux d'implication, c'est finalement et fatalement Macha versus Alice et vice versa.



COMPTE-RENDU, critique. MARSEILLE, le 29 nov 2019. LEWIS VERSUS ALICE, d’après Lewis Carroll. Macha Makeïeff.

LEWIS VERSUS ALICE
D’après Lewis Carroll. Spectacle musical.
Marseille, la Criée,
Du 27 novembre au 7 décembre 2019
Adaptation Macha Makeïeff et Gaëlle Hermant
Mise en scène Macha Makeïeff
Avec Geoffrey Carey, Caroline Espargilière, Vanessa Fonte, Clément Griffault, Jan Peters,Geoffroy Rondeau et Rosemary Standley.
À l’image Michka Wallon.
Mise en scène, costumes et décor : Macha Makeïeff.
Lumières : Jean Bellorini.
Musique originale : Clément Griffault et Sébastien Trouvé.
Son : Sébastien Trouvé.
Coiffures & maquillage : Cécile Kretschmar.
Magie : Raphaël Navarro
assisté de Arthur Chavaudret et Antoine Terrieux.
Chorégraphie : Guillaume Siard.
Assistante à la mise en scène : Gaëlle Hermant
Assistante à la mise en scène en tournée : Marianne Barrouillet.
Assistante à la scénographie : Clémence Bezat.
Assistante aux costumes : Claudine Crauland.
Iconographie :Clément Vial. Régie Générale : André Neri .
Conseillère à la langue anglaise :

Production La Criée Création Festival d’Avignon 2019
Coproduction Festival d’Avignon, Théâtre Gérard Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis, Maison de la Culture d’Amiens – Pôle européen de création et de production.
En partenariat avec le Pavillon Bosio – École supérieure d’arts plastiques de la Ville de Monaco

La Chasse au Snark de Lewis Carroll, traduction de Jacques Roubaud, publiée aux éditions Gallimard

Photos © P-Victor

[1] Macha Makeïeff, Zone céleste,Actes Sud, 2019, p.21.

L’Odyssée OFFENBACH, spécial anniversaire 2020

ARTE. L’Odyssée Offenbach : dim 29 déc 2019, 15h35. À l’occasion du bicentenaire de la naissance de Jacques Offenbach en 2919 (lire notre grand dossier Offenbach 2029), ARTE lui dédie un portrait, soulignant le génial inventeur de l’opérette. La chaîne diffuse ensuite deux de ses plus grands succès: La Belle Hélène et La grande-duchesse de Gerolstein.



Né en 1819 en Allemagne, le jeune **Jacob Offenbach** devient vite un virtuose du violoncelle en cachette de son père, chantre de la synagogue de Cologne. En outre, le jeune interprète révèle à 13 ans des dons de compositeur tout aussi inspirés. Jacob devenu Jacques, rejoint Paris dès 1833, quittant la Prusse. En 1858, il s’impose sur la scène parisienne et précisément en renouvelant le genre de l’opérette (déjà développé par Hervé son rival et collaborateur) grâce à la réussite musicale et dramatique du chef d’oeuvre néoantique Orphée aux enfers, critique visionnaire de l’académisme et de la société décadente du Second Empire. Evidemment, le talent d’Offenbach suscite la jalousie du milieu parisien. Offenbach fusionne musique raffinée et délire poétique, truculent, satirique,

expérimental. Ses opéras bouffes cultive toutes les ressources d’un esprit fantaisiste, libre, humoristique dont la subtilité doit beaucoup à sa grande culture lyrique.



Divertissant, Offenbach l’est absolument comme il sait tisser à demi mots une critique acerbe et très argumentée sur la société de son temps, fustigeant l’armée et la guerre, le pouvoir et ses turpitudes maffieuses, l’empire de l’amour qui inféode le cœur des hommes et la coquetterie des femmes. Il y a bel et bien du Balzac chez Offenbach ; cet aspect d’un Offenbach psychologue méritait un développement supérieur. Le documentaire-fiction éclaire les nombreuses facettes d’un compositeur prolifique. Des chanteurs d’opéra et des comédiens donnent vie à une évocation dramatisée d’Offenbach : la mezzo rennaise **Stéphanie d’Oustrac** qui a chanté la Périchole entre autres, incarne ici notamment Hortense Schneider, diva et muse capricieuse, virtuose fantasque et davantage encore dans le cœur du compositeur. De nombreux extraits de spectacles attestent de l’époustouflante richesse du répertoire d’Offenbach et de son génie. Il a révélé aux parisiens, la grâce du rire.



ARTE. L’Odyssée Offenbach : dim 29 déc 2019, 15h35. Documentaire-fiction de François Roussillon (France, 2019, 1h33mn) – Auteurs : François Roussillon, Jean-Claude Yon – Collaboration à la mise en scène : Mariame Clément – Avec : Robert Hatisi (Jacques Offenbach), Stéphanie d’Oustrac (Hortense Schneider), Marianne Crebassa (Célestine Galli-Marié), Jodie Devos (Adèle Isaac), Michel Fau (Hippolyte de Villemessant) – Coproduction : ARTE France, François Roussillon & Associés

15h35 L’odyssée Offenbach
et en replay jusqu’au 29 avril 2020

_____

VOIR aussi deux opéras d’OFFENBACH

17h10. La Belle Hélène
et en replay jusqu’au 29 janvier 2020
À l’Opéra de Lausanne, l’extravagant Michel Fau s’empare du plus populaire des opéras-bouffes d’Offenbach dans une mise en

scène très attendue, chaussant pour l'occasion les sandales du roi Ménélas.



À Sparte, la reine Hélène, épouse de Ménélas, a eu vent, comme toute la Grèce, de la promesse faite par Vénus au prince troyen Pâris de lui offrir l'amour de la plus belle femme du monde. Prétendant au titre, Hélène tremble de voir « *cascader sa vertu* » face au jeune et beau guerrier. Quand celui-ci

survient pour se mesurer aux rois de la Grèce lors de joutes pacifiques, le coup de foudre a bien lieu, annonçant la guerre entre rois grecs mené par Agamemnon et Troyens, appelée à devenir fameuse…

Les poux de la reine et autres délices. Créée en 1864, cette virevoltante satire a obtenu un succès immense et immédiat. Sous couvert de pasticher les mythes de la Grèce antique, Offenbach et son librettiste fétiche, Ludovic Halévy, y pourfendent joyeusement les mœurs frivoles du Second Empire. *La belle Hélène* a inauguré pour le compositeur des années fastes, et reste la plus représentée de ses œuvres lyriques. La fantaisie du metteur en scène Michel Fau exploite les inusables trouvailles verbales et musicales d'une partition qui sait, aussi, faire place à l'émotion. Sa verve d'acteur est également très attendue, puisque le metteur en scène s'est réservé le rôle de « *l'époux de la reine, poux de la reine, poux de la reine : le roi Ménélas !*« . L'un des derniers feux de l'année Offenbach. Et quel feu !

Opéra-bouffe en trois actes de Jacques Offenbach – Livret : Ludovic Halévy et Henri Meilhac – Réalisation : Andy Sommer (Suisse/France, 2019, 2h30mn) – Direction musicale : Pierre Dumoussaud – Mise en scène : Michel Fau – Avec : Julie Robard-Gendre (Hélène), Julien Dran (Pâris), Paul Figuier (Oreste), Marie Daher (Bacchis), Michel Fau (Ménélas), Jean-Claude Saragosse (Calchas), Christophe Lacassagne (Agamemnon), Jean-Francis Monvoisin (Achille), Pier-Yves Têtu (Ajax Premier), Hoël Troadec (Ajax Deuxième), le Sinfonietta et le Chœur de l'Opéra de Lausanne – Chef de chœur : Jacques Blanc – Coproduction : Opéra de Lausanne, Opéra royal de Wallonie-Liège, Théâtre nationale de l'Opéra-Comique, ARTE/SSR

00h35. La grande-duchesse de Gerolstein
La mezzo-soprano Jennifer Larmore triomphe dans cette production enlevée de l’opéra de Cologne, qui fête en majesté l’enfant du pays Offenbach.
Opéra-bouffe en trois actes de Jacques Offenbach – Livret : Ludovic Halévy et Henri Meilhac – Réalisation : Marcus Richardt (Allemagne, 2019, 2h44mn) – Direction musicale : François-Xavier Roth – Mise en scène : Renaud Doucet – Avec : Jennifer Larmore (la grande-duchesse), Emily Hindirchs (Wanda), Dino Lüthy (Fritz), Miljenko Turk (le baron Puck), John Heuzenroeder (le prince Paul), Vincent Le Texier (le général Boum), le Gürzenich-Orchester et le Chœur de l’Opéra de Cologne – Chef de chœur : Rustam Samedov – Coproduction : Oper Köln, ARTE/WDR

_____
_____

PEOPLE, OPERA. Vittorio GRIGOLO, persona non grata à Londres et New York



PEOPLE, OPERA. Vittorio GRIGOLO, tempérament « exubérant », aujourd'hui écarté des scènes lyrique de Covent Garden et du Metropolitan Opera. Londres et New York ne veulent plus engager le ténor Vittorio Grigolo pour comportement inapproprié et « agressif ». En sept 2019, lors des saluts sur la scène de l'Opéra de Tokyo, dans le cadre de la tournée de la Royal Opera House (ROH), V Grigolo touche l'une de ses partenaires sur son faux ventre (Marguerite dans la production présentée alors : Faust de Gounod), celle-ci se dérobe alors et le ténor l'insulte. « Je ne voulais offenser personne. La situation s'est détériorée à la suite d'une bagarre entre collègues » a déclaré le chanteur.

La ROH a conclu au terme d'une enquête bouclée le 5 déc dernier au comportement « inapproprié et agressif » de Mr Grigolo. En conséquence, il n'est pas engagé pour Lucia Di Lammermoor en 2020. Idem pour **le Metropolitan de New York** qui a annulé sa participation dans La Traviata pour le rôle clé d'Alfredo à l'hiver 2019 / 2020.

Depuis, le ténor a déclaré sa surprise et son incompréhension… « *Dans la vie, vous ne pouvez pas être condamné pour le fait de dire à quelqu'un d'aller se faire voir. Mais quand les choses se calment, on devrait vous donner la possibilité de vous expliquer. Là, j'ai été mis dans un avion. On m'a renvoyé chez moi comme un tueur. (…), cet épisode m'a enseigné une précieuse leçon de vie* » a t-il déclaré.

Le milieu du lyrique réclame à présent l'excellence et le

respect total, en particulier de la part des hommes. Après **Placido Domingo** qui paie aujourd'hui des écarts de conduite (harcèlements) dénoncés par plusieurs artistes femmes, le cas de Vittorio Grigolo confirme un profond malaise dans le monde très fermé de l'opéra.

LIVRE événement. BALZAC penseur (collectif, direction : Francesco Spandri) – édition CLASSIQUES GARNIER



LIVRE événement. BALZAC penseur (collectif, direction : Francesco Spandri) – édition CLASSIQUES GARNIER. Au delà de l'observateur critique fin et analytique, qui rend sa prose d'une rare acuité épistémique, Balzac en interrogeant les effets et leurs causes et vice versa restitue aussi, en connivence avec son lecteur la progression des métamorphoses individuelles et dans le protocole de lecture, laisse à son lecteur le plaisir spécifique de déceler les étapes d'une pensée en action. Dans le travail de l'écrivain, le parcours du lecteur qui démasque et analyse, le sujet de l'analyse, Balzac dévoile la mécanique du cerveau qui tire les ficelles des actions. Pour autant Balzac, connaisseur des motivations, peintre de la psyché, nous a t il laissé ses propres théories et opinions sur le propre du « génie » humain ? Les 3 parties de ce collectif multiplie les angles de compréhension de la

diégèse balzacienne.
La foi, le politique, le don… sont inspectés moins par leur principe actif propre que dans la réception de leur idée.
Désormais la pensée individuelle ne se mesure exactement que dans sa relation au corps social : un existe dans ses interactions multiples qui découle de son propre mouvement aux autres. Les articles s'appuient tous sur une connaissance aiguë, personnalisée du texte balzacien (dont entre autres La Physiologie du mariage, Le colonel Chabert, Le chef d'œuvre inconnu.…). Le chapitre le plus pertinent selon nous demeure à ce titre l'enseignement théorique balzacien des **Deux rêves** (Robespierre puis Murat) exposant ce en quoi tout exercice du pouvoir implique une autorité qui agit produisant ses conséquences implacables inévitables ; la cause, ses effets. La lecture de ce texte dévoile en définitive une pensée politique qui atteste de l'intelligence balzacienne, son unicité synthétique, exceptionnelle et toujours éclairante aujourd'hui. Contribution majeure.

LIVRE événement. BALZAC penseur (collectif, direction : Francesco Spandri) – édition CLASSIQUES GARNIER.
https://classiques-garnier.com/balzac-penseur.html

427 pages – Collection « Rencontres n°414 » – 49 euros
ISBN: 978-2-406-07978-1
ISSN: 2103-5636
DOI: 10.15122/isbn.978-2-406-07980-4
Éditeur: Classiques Garnier
Date de parution: 23/10/2019

Résumé rédigé par l'éditeur

» Tout à la fois mystique et matérialiste, Balzac reconnaît à

la littérature et en particulier au roman sa pertinence épistémique. Cette entité fluide qu'est l'idée existe chez lui comme force sociale et actantielle : la pensée agit sur la matière et maintient une présence multiforme au sein de la diégèse. «

PREMIÈRE PARTIE
L'ŒUVRE BALZACIENNE ET LES SAVOIRS SCIENTIFIQUES

Introduction : Les ressources de l'abstraction (Francesco Spandri)
Balzac et la querelle des analogues
L'imaginaire des fluides chez Balzac
Penser le magnétisme / Science, fantastique et ironie
La démarche de la pensée ou la métaphore vive

DEUXIÈME PARTIE
LE MOUVEMENT D'UNE PENSÉE EN ACTE

Penser la foi
Balzac penseur de l'histoire ?
Le retour, Du dipositif fictionnel à l'anthropologie historique
Pensée et métaphore du corps social
Balzac : une théorie du mensonge ? Hypothèses autour du Colonel Chabert
La pensée du « don » : figures de la donation de l'art et du savoir
Balzac et la question du génie
Penser la peinture : Le Chef d'œuvre inconnu
La pensée du livre
Un moment « littéraire » de la pensée : le statut de la connaissance dans la Physiologie du mariage
Rêves de terreur / Balzac penseur politique dans Les Deux Rêves

Un sang irréparablement versé / Relire La Bourse à la lumière de l’Essai sur le don de Marcel Mauss

TROISIÈME PARTIE
UNE FORME QUI PENSE

« Faire penser son lecteur » : A quoi reconnait-on le philosophique balzacien ?
Lire, c’est penser peut-être à deux ? / De la fiction à la réflexion
Penser l’exprit avec Balzac
Balzac penseur post-mortem
Balzac théoricien ?

COMPTE RENDU, critique, opéra. PARIS, TCE, le 27 nov 2019. MOZART : Les Noces de Figaro. J RHORER / J GRAY



COMPTE RENDU, critique, opéra. PARIS, TCE, le 27 nov 2019. MOZART : Les Noces de Figaro. J RHORER / J GRAY. On l'attendait comme le loup blanc, mieux : comme le nouveau messie venu (enfin) renouveler le genre lyrique passablement éreinté par de faux metteurs en scène. Qu'allions nous alors (re)découvrir dans ces Nozze miraculeuses où brûle le désir et se consume l'amour en une transe collective, à la fois nostalgique et facétieuse ? Qu'apporte réellement à l'opéra, le cinéaste **James Gray**, lui qui à 50 ans, très marqué par le style intello esthète de l'Actor studio, a marqué le cinéma américain depuis une décennie, grâce à des cadrages et une photographie qui citent souvent … la modernité inusable d'un Degas ? En réalité… une (trop) sage mise en mouvement d'un incomparable chef d'œuvre. Et si la musique trop divine de Wolfgang rendait le défi de la représentation, définitivement stérile ? La proposition de James Gray nous paraît objectivement moins pertinente qu'au cinéma. Mais cela aurait pu être pire et tourner au détournement spatial de la part du récent réalisateur d'*Ad Astra*. Pourtant ayant encore vu récemment *The city of Z*, dont l'action inscrite de la forêt amazonienne (bolivienne) fait paraître comme d'un songe, une représentation de Cosi fan tutte, nous espérions être surpris, tout au moins touchés par le spectacle annoncé comme majeur par le TCE…

GRAY UN PEU GRIS…





SAINE MAIS SAGE FIDELITÉ AUX TEXTES… Architecture méridionale vaguement sévillane au I ; costumes outrageusement espagnols (Lacroix) ; situations dramatiques respectueuses du livret assez sage de da Ponte, du moins plus bourgeoises que révolutionnaires de la source Beaumarchais. On est parfois même dans un pastiche kitch d'un XVIIIè exacerbé, un rien pétaradant. La vogue Marie-Antoinette, vomissant ses mouches, ses rubans et ses macarons…, sévit toujours. La lecture politique du conflit entre le Comte Almaviva qui fait valoir son droit de cuissage / jambage, et son valet Figaro, fiancé défenseur de sa future épouse Suzanne, reste une affaire strictement domestique. Observateur de la réalité, voire analyste sans l'avouer, Gray prolonge du cinéma à l'opéra, son perfectionnisme visuel presque maladif. Il agrémente la vérité des séquences grâce à quelques objets / accessoires qui disent

tout, clairement, synthétiquement: miroir, guitare… qui passant de mains en mains déterminent l'idée des réseaux et des conspirations (féminines) contre le despote Almaviva. Même dans les replis de cette action fermée, entre maîtres et serviteurs, l'américain apporte une lecture pointilliste et plutôt classique qui s'intéresse de près à chaque mouvement des corps, chaque geste, toujours très signifiants. Un travail d'acteurs… de cinéma.

PLATEAU UN PEU TIEDE… Gorge serrée et naturel en berne, le Comte Almaviva de Stéphane Degout a l'intelligence d'enrichir son personnage en évitant la caricature. Le despote est moins brutal et grossier qu'ailleurs. Ouf. Profonde voix suave, la Comtesse de la soprano Vannina Santoni apporte la touche de féminité complémentaire, habitée quoique parfois trop languissante, que transforme enfin, une tenue vocale très claire et lumineuse. La voix exprime le sentiment et c'est tant mieux : en l'occurrence, l'ennui et la nostalgie d'une épouse délaissée (et trompée) quoiqu'encore jeune.
Le Figaro de Robert Gleadow occupe tous les espaces et potentialités du personnage : comédien autant que chanteur, la technique a quand même du mal à canaliser un trop plein de puissance et de vibrato. Bref un acteur dévoilé, mais un chanteur très peu mozartien. Même le jeune talent attendu ici, la soprano Eléonore Pancrazi fait un Cherubin peu fluide, qui se cherche encore…
Bientôt Platée chez Rameau, le ténor percutant comme une trompette mais nuancé comme le diseur baroque qu'il est, et magnifiquement, éblouit par contre en Basilio : sorte de lâche insolent, canaille frustrée mais persiflante à souhait. Le chanteur français, lui, manifeste un plaisir évident dans le jeu théâtral, d'autant qu'ici moyens et intentions sont idéalement justes.



Chef aux mouvements carrés mais vifs, et orchestre (sur instruments d’époque) réalisent un Mozart nuancé mais comme fonctionnarisé ; qui manque de respiration comme de souffle ; sans guère de surprise. A croire qu’une certaine âpreté ciselée par Harnoncourt n’a jamais existé ? Classique, méticuleusement respectueuse des didascalies et indications de da Ponte, cette production cinématographique de James Gray fonctionne de toute évidence. Elle ne marque pas non plus les esprits. C’est un peu tiède et trop sage.

_____

COMPTE RENDU, critique, opéra. PARIS, TCE, le 27 nov 2019. MOZART : Les Noces de Figaro. Opera biffa en quatre actes K. 492. Livret de Lorenzo Da Ponte, d'après La Folle journée ou Le Mariage de Figaro de Beaumarchais.

Direction musicale : **Jérémie Rhorer.**
Mise en scène : **James Gray.**

Scénographie : Santo Loquasto. Costumes : Christian Lacroix. Lumière : Bertrand Couderc.

Avec Anna Aglatova (Suzanne),
Robert Gleadow (Figaro),
Stéphane Degout (le comte Almaviva),
Vannina Santoni (la comtesse Almaviva),
Éléonore Pancrazi (Chérubin).

_____

_____

Photos / illustrations © Vincent Pontet / TCE service de presse

---

La CARTE CADEAU de

l’Orchestre National de Lille



NOËL 2019. IDEE DE CADEAUX N°1. L’Orchestre National de Lille propose des idées exemplaires qui facilitent l’accès à la musique classique. Avec les cartes cadeaux, éditées par l’Orchestre lillois, il est désormais possible de faire vivre à vos proches, à vos amis, aux membres de votre famille, la magie de l’Orchestre et de **son auditorium du Nouveau Siècle**, écrin acoustique aux possibilités spectaculaires, visuelles, acoustiques, technologiques… L’Orchestre National de Lille regorge d’idées et de dispositifs inventifs qui renouvellent l’expérience musicale : conférences, débats, rencontres avec les artistes, concerts connectés et participatifs, ciné-concerts, enregistrements réalisés en interne, opéras mis en espace,… la dynamique symphonique a désormais établi sa résidence au Nouveau Siècle à Lille : vivez en l’expérience grâce à la carte cadeau

OFFREZ, PARTAGEZ L’EXPÉRIENCE ORCHESTRALE LILLOISE

CRÉDITEZ le montant de votre choix (pas de minimum ni de maximum) ; la carte est valable tout au long de la saison.
À noter : la carte cadeau est utilisable en une ou plusieurs fois à l’accueil-billetterie Orchestre National de Lille – 3 place Mendès France à Lille ou par téléphone au 03 20 12 82 40.

INFOS & RESERVATIONS ici :
https://www.onlille.com/saison_19-20/carte-cadeau_18-19/



LIRE aussi notre grand **DOSSIER CADEAUX DE NOËL 2019** : sélection classiquenews cd, dvd, livres…




The New
Complete Edition
BEETHOVEN
1
73

COMPTE-RENDU, opéra. TOULOUSE, le 26 nov 2019. POULENC : Dialogues des Carmélites. O Py / JF Verdier.

COMPTE-RENDU, opéra. TOULOUSE. CAPITOLE. Le 26 Novembre 2019. F. POULENC. DIALOGUES DES CARMELITES. O. PY. A. CONSTANS. A. MOREL. J DEVOS. J.F. LAPOINTE. J.F. VERDIER. Cette belle production d'Olivier Py avait déjà eu bien du succès au Théâtre des Champs Élysées à Paris, et au Théâtre de la Monnaie à Bruxelles en 2013. La grande élégance stylisée des décors et des costumes y est pour beaucoup. La force également qui se dégage des éclairages et des mouvements puissants des décors à vue marquent durablement les esprits. Le jeu des chanteurs-acteurs est toujours sobre. Il y a comme une certaine distanciation en permanence qui évite toute émotion trop forte. L'intelligence, les symboles sont lisibles et le contexte historique de la Révolution Française est présent.

Au Capitole, de beaux Dialogues
…mais un peu froids



Mais il y une distanciation très contemporaine avec le tragique des faits historiques qui nuit à l'émotion forte de certaines scènes. Les faits historiques sont exposés et compris mais non vécus. Il faut dire que la présence du Chœur dans les loges de part et d'autre de la scène ou dans le côté du théâtre avec une présence très forte en habits contemporains, a minoré l'impact émotionnel de la sublime scène finale. En effet le bourdon trop présent a couvert le dénuement qui gagne le chant des moniales au fur et à mesure que la guillotine s'active. Même la scène de la mort de la prieure dans un habile dispositif, a gardé comme une distance avec l' émotion.

Pourtant l'engagement des chanteurs a été notable. En particulier la jeune Anaïs Constans qui est une Blanche de la Force impressionnante de présence tant vocale que scénique. En Mère, Marie, Anaïk Morel a su trouver la dureté du personnage avec une voix comme minérale. Janina Baechle est une première prieure plus humaine que certaines avec une mort presque trop polie. Catherine Hunold en nouvelle prieure sait de sa voix

homogène mettre le moelleux nécessaire à la dimension maternelle du rôle. Jodie Devos incarne tant vocalement que scéniquement la force de vie du rôle de Constance avec beaucoup de naturel et de charme. C'est elle qui délivre le chant le plus porteur d'émotion, surtout durant le final.
Les hommes n'ont pas démérité sans s'imposer particulièrement. Les petits rôles sortis du Chœur ont tous été excellents, tout particulièrement Catherine Alcoverro très émouvante en Jeanne.
L'orchestre du Capitole a été parfait. Les nuances ont été parfois un peu trop présentes sans mettre en danger les chanteurs. Jean-François Verdier développe la dimension symphonique de la partition. Lui aussi en accord avec la mise en scène appuie la clarté du discours, la perfection formelle des équilibres sonores. Mais cette élégance, comme celle de la mise en scène nous a semblé manquer d'émotion.
Ces dialogues ont donc été bien accueillis par le public, mais sans beaucoup d'yeux humides…

COMPTE-RENDU, opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole , le 26 Novembre 2019. Françis Poulenc (1899-1963) : Dialogue des Carmélites. Opéra en trois actes et douze tableaux ; Texte de la pièce de Georges Bernanos, adapté avec l'autorisation d'Emmet Lavery ; D'après une nouvelle de Gertrud von Le Fort (La Dernière à l'échafaud) et un scénario du Rév. Raymond Leopold Bruckberger et de Philippe Agostini ; Édité par CASA RICORDI MILANO ; Création le 26 janvier 1957 au Teatro alla Scala de Milan. Coproduction Théâtre des Champs Elysées et du Théâtre Royal de la Monnaie de Bruxelles. Olivier Py : mise en scène ; Pierre-André Weitz : décors et costumes ; Bertrand Killy : lumières Avec : Anaïs Constans, Blanche de la Force ; Anaïk Morel, Mère Marie de l'Incarnation ; Janina Baechle,

Madame de Croissy, première Prieure ; Catherine Hunold, Madame Lidoine, nouvelle Prieure ; Jodie Devos, Constance de Saint-Denis ; Jean-François Lapointe, Le Marquis de la Force ; Thomas Bettinger, Le Chevalier de la Force ; Vincent Ordonneau, L'Aumônier ; Jérôme Boutillier, Le Geôlier / Thierry / Monsieur Javelinot ; Chœur du Capitole, Alfonso Caiani direction ; Orchestre national du Capitole ; Jean-François Verdier direction. Photo © Patrice Nin

---

BD, critique. THAÏS : Guy Delvaux / Antonio Ferrara, d'après l'opéra de Massenet. Editions Kifadassé

BD, critique. THAÏS : Guy Delvaux / Antonio Ferrara, d'après l'opéra de Massenet. Editions Kifadassé. Souvent, quoiqu'on en dise, les livrets d'opéras sont dignes d'un bon scénario cinématographique. Prenez le cas de **Thaïs**, ouvrage de **Jules Massenet**, compositeur postromantique qui marque l'Opéra de Paris à la fin du XIXè. Le drame créé en 1894 s'inspire lui-même d'Anatole France, d'où sa très solide structure narrative. L'éditeur belge **Kifadassé** réinvente la BD et l'accès au lyrique en inaugurant ainsi une nouvelle collection qui met l'accent sur l'intrigue captivante des opéras célèbres (Collection « Si l'opéra m'était dessiné »). A

venir après Thaïs, deux nouveaux ouvrages annoncés sur Alcina (de Haendel) et Norma (de Bellini).



Icône d'Alexandrie, **Thaïs** est incarnation de la volupté la plus lascive, provocante, adorée, entretenue par le dilettante obsessionnel, Nikias ; face à elle, le moine **Athanaël** que son amour pour la belle courtisane, prêtresse de Vénus, submerge. Et voilà plantée la situation de départ… L'une des plus captivantes à l'opéra car Massenet traite musicalement d'un mouvement de bascule croisé, à l'évolution progressive inversée : à mesure que la courtisane pécheresse se voue à Dieu, le moine ne peut écarter sa propre volupté et son désir charnel pour la superbe créature. D'un côté la grande pécheresse d'Alexandrie devient une sainte ; de l'autre, le moine cénobyte tombe dans le gouffre du désir charnel… Amour divin, amour lascif s'entrechoquent en une rencontre au destin opposé.

Au centre de ce parcours qui ébranle deux cœurs exacerbés, la fameuse « Méditation », joué à l'opéra au violon et qui sur le plan dramatique, indique la transformation de Thaïs, de sirène à pieuse… dans la BD, la beauté égyptienne se coupe les cheveux.

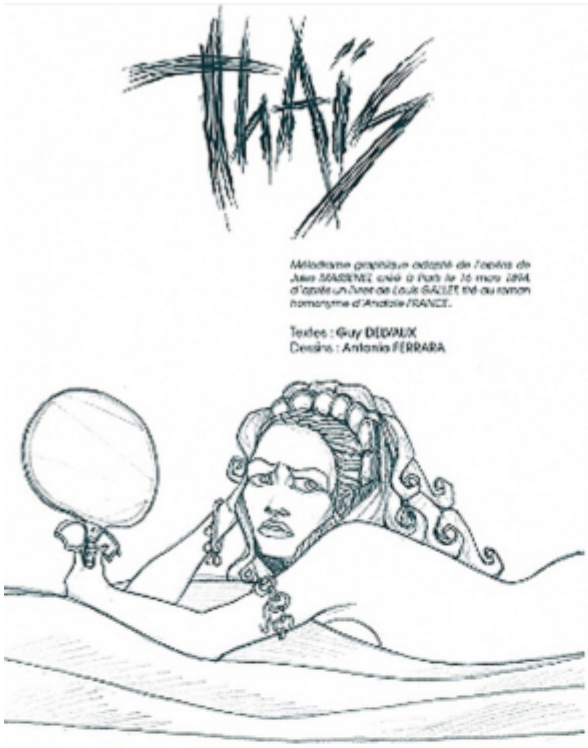
Le dessin aigu, acéré (**Antonio Ferrara**) souligne les arêtes de ce conflit intérieur qui déchire les âmes. L'Egypte scandaleuse (avec citation de l'art égyptien du Nouvel Empire), l'aridité brûlante du désert où se devine aux confins éblouissants le couvent des filles blanches, jusqu'au tumulte des adorateurs d'une vie de débauche au cœur d'Alexandrie, véritable Babylone obscène (foule et danseurs à la fin de l'acte II), … tout est scrupuleusement évoqué, exposé avec une

lumineuse clarté. Jusqu'à la couverture dont le dessin linéaire et aigu là encore fait crisser le brûlant désir du moine pour la déesse incarnée : il est nu, démuni, terrassé par ce désir qui l'embrase. Superbe album.

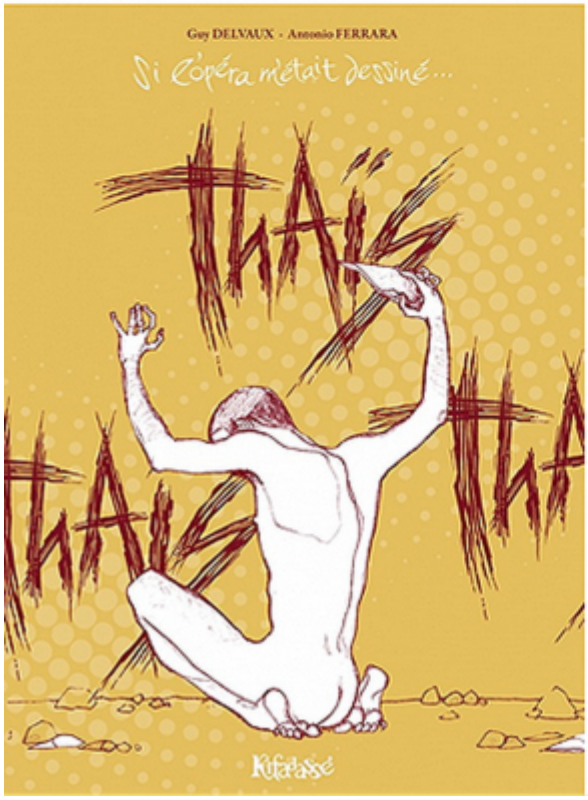
BD, critique. THAÏS : Guy Delvaux / Antonio Ferrara, d'après l'opéra de Massenet. Editions Kifadassé – Collection « ***Si l'opéra m'était dessiné*** »… (parution : début décembre 2019). CLIC de CLASSIQUENEWS. A suivre : Alcina (de Haendel) et Norma (de Bellini).



Editeur : Kifadassé
Titre : **Thaïs**
Collection : ***Si l'opéra m'était dessiné…***
Auteurs : **Guy Delvaux** / **Antonio Ferrara**
Format : 22 x 29 cm
Nombre de pages : 60
Reliure : Cartonné
Poids : 550 g
Prix public : 24,90 €
EAN : 9782931035009
CLIL : 3772 – Parution : 28 novembre 2019


THAÏS
Mélodrame grandiose adapté de l'opéra de Jules MASSENET créé à Paris le 16 mars 1894, d'après un livre de Louis GALLET tiré du roman homonyme d'Anatole FRANCE.
Textes : Guy DELVAUX
Dessins : Antonio FERRARA


THAÏS
Thaïs - comédienne et courtisane d'Alexandrie, vouée au culte de Vénus.

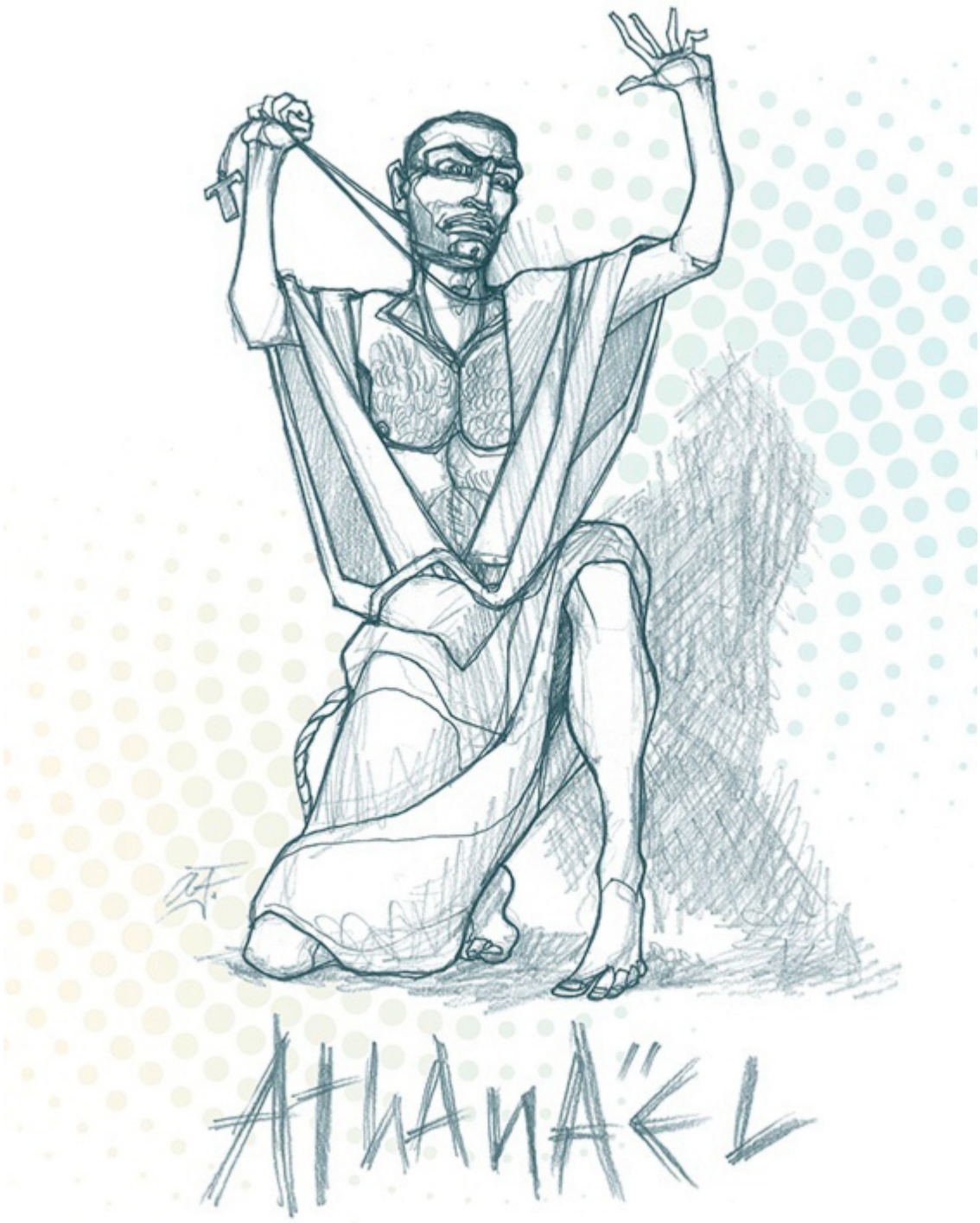

Guy DELVAUX - Antonio FERRARA
Si l'opéra m'était dessiné...
THAÏS
Kifadasé






ACTE I





Athanaël - moine adepte d'une communauté de Cénobites, établie dans la plaine de Thèbes sur les bords du Nil.

COMPTE-RENDU, critique, concert. PARIS, salle Cortot, le 2 déc 2019. Le temps retrouvé / Li-Kung Kuo (violon), Cédric Lorel (piano)

COMPTE-RENDU, critique, concert. PARIS, salle Cortot, le 2 déc 2019. Le temps retrouvé / Li-Kung Kuo (violon), Cédric Lorel (piano). Au cœur du chambrisme français. Chausson, Saint-Saëns, Hahn, Ysaÿe… le duo **Li-Kung Kuo** (violon), **Cédric Lorel** (piano) à la faveur de leur récent cd édité par Cadence Brillante, intitulé « Le temps retrouvé » (récompensé par le CLIC de CLASSIQUENEWS), souligne l'âge d'or de la musique de chambre en France au temps de Proust dont ils ont proposé une certaine idée du goût musical, propre à la Belle-Epoque. Il n'y a aucun doute sur la qualité de cette musique évocatrice e poétique et l'on s'étonne toujours de ne pas l'écouter plus souvent dans les salles de concert.

Mille et une nuances du chambrisme français



Sur les traces de la légendaire et très littéraire *Sonate de Vinteuil*, mythe proustien par excellence, les deux artistes abordent plusieurs auteurs du programme de leur cd, mais dans un ordre différent, terminant par **Eugène Ysaÿe** dont il trace ainsi un portrait complet, comme interprète et comme compositeur.
A l'époque de Proust, le chant de l'âme vibrante et désirante s'exprime au violon ainsi : virtuosissime (Caprice opus 52 n°6, d'après Saint-Saëns d'Ysaÿe) ; âpre et profond, jusqu'à l'expiration enivrée (très wagnérien et tristanesque Poème de Chausson opus 25 ; extatique éperdu en une volupté heureuse (Nocturne de Hahn) …
Le sommet du récital à Cortot étant **la Sonate n°1 de Saint-Saëns (opus 75)** de 1885, sa petite mélodie aérienne, fruit d'un génie français de 50 ans, qui aura certainement inspiré Marcel, lequel n'hésitait jamais, comme pour mieux brouiller les pistes, à dire sa détestation de… Saint-Saëns justement. C'est pourtant bien cet air qui semble jaillir de l'enfance, naturel et coulant en une innocence, intacte et vive qui surgit comme second thème du premier mouvement, saisissant par sa simplicité et son intensité sincère. Proust y détecte comme un leit motiv emblématique de La Recherche du temps perdu, la « masse » du piano sous la ligne violonistique, écrit-il

transporté, « multiforme, indivise, (…), la mauve agitation des flots que charme et bémolise le clair de lune ». Au cœur de l'inspiration proustienne, la musique qui a ce don de jaillir comme une source fécondante, continue. Tout le génie de Camille s'exprime alors, organisant la forme Sonate en un diptyque qui marque les esprits par son souffle, ses crépitements vifs argents, son charme « intérieur », ce « chic à la française » qui surpasse même l'élégance viennoise par sa profondeur et la sensualité de ses couleurs… que **Cédric Lorel**, remarquable de couleurs fauves en effet, par son toucher suggestif, … « proustien », réactive d'un bout à l'autre au clavier.
Sa complicité et son écoute offrent une assise souple et articulée au chant direct et intense du violoniste taiwanais **Li-Kung Kuo** dont la franchise sonore sait libérer la tension et maintenir l'expressivité du son de façon continue. Et c'est peu dire que le violoniste aborde avec une superbe chauffée à blanc la séquence ivre de doubles croches qui s'électrise en cascades irradiantes jusqu'au finale, éblouissant de santé apollinienne. Du cran et de la constance marque ce programme régénérant. Un bain de romantisme français d'une hallucinante maturité poétique.
Le **Chausson** (que créa Ysaÿe) culmine dans l'évocation de paysages crépusculaires où plane l'idée d'un envoûtement mystérieux.

UN AGE D'OR de la musique française… Rien n'est semblable à l'acuité expressive des compositeurs français que marque alors une nette volonté d'affirmer l'écriture nationale vis à vis des germaniques. Si Chausson, mort trop jeune, se forme en vérité en copiant les quatuors de Beethoven et de Schumann, saine vocation pour celui que son père força au droit, il nous laisse (avec Franck), une alternative au wagnérisme inévitable, que les deux interprètes ce soir, dévoilent avec une sûreté musicale et une grande finesse.
Et quelle belle idée de terminer le concert en jouant **Lili Boulanger**, très inspirée dans ce Nocturne (qui semble ainsi

répondre à celui de Reynaldo Hahn, joué en ouverture). En un mot, superbe concert que l'auditeur retrouve dans le cd opportunément intitulé « le temps retrouvé ».

LIRE aussi notre critique du cd Le temps retrouvé par Li-Kung Kuo (violon), Cédric Lorel (piano), édité en novembre 2019 chez Cadence Brillante.

Cendrillon de Noureev à l'Opéra Bastille



ARTE, Prokofiev : Cendrillon, ballet, le mardi 24 déc 2019, 23h30. Le célèbre conte de Charles Perrault est mis en musique par le russe **Sergueï Prokofiev en 1944**, en un ballet de 3 actes. Prokofiev est alors un auteur adulé, depuis m'immense succès de son précédent ballet, Roméo et Juliette, écrit dans un style postclassique. Dédié à Tchaikovsky, le nouveau ballet reste la partition la plus occidentale de son auteur. Ici le ballet à l'affiche de l'Opéra de Paris (encore en janvier et juin 2019)

développe l'action dans un décor de cinéma où dans la mise en scène de Rudof Noureev, paraissent plusieurs citations des héros du 7e art américain propre aux années 1930. **Voilà donc Cendrillon sous le prisme hollywoodien**, revivifée sous les spotlights de La La Land. La fée marraine est le producteur et le prince charmant, un acteur vedette, star du cinéma. La pauvre servante chez elle, voit ses rêves s'accomplir. Une histoire qui rappelle celle de Noureev : jeune Tatar devenu star internationale. Dans le choix de cette production, le Ballet de l'Opéra de Paris rend hommage à **Rudolf Noureev** qui fut son directeur de 1983 à 1989. Au moment des 350 ans de l'institution lyrique et chorégraphique parisienne, c'est aussi un rappel de l'une des écritures chorégraphiques qui a marqué son histoire au XXè. Conductor / chef : Vello Pähn – Orchestre Pasdeloup.

En replay sur **ARTE concert** jusqu'au 21 mai 2020.

Ballet de l'Opéra de Paris : Valentine Colasante (Cendrillon), Karl Paquette (la star), Ludmila Pagliero, Dorothée Gilbert (les deux soeurs), Aurélien Houette (la mère), Alessio Carbone (Le producteur), Paul Marque (le professeur de danse), Marion Barbeau (le printemps), Émilie Cozette (l'été), Sae Eun Park (l'automne), Fanny Gorse (l'hiver), Nicolas Paul (le réalisateur), Francesco Mura (son assistant), Pierre Rétif (le père). Chorégraphie : Rudolf Noureev d'après Charles Perrault – Durée : 2h50 (deux deux entractes) – Filmé sur le vif , Opéra Bastille, Paris, Déc 2018